

LECTEUR



« Si on avait  
su, on vous  
aurait  
aidé... »

Page 3



M 00136 - 602 - F : 3,00 €





# Sans votre mobilisation,



## Presstalis veut-il la mort de *Présent* ?

■ Francis Bergeron  
francis-bergeron@present.fr



**Le Clap est le Club des Amis et Lecteurs de *Présent*. Il se veut avant tout trait d'union entre sa rédaction et ses lecteurs.**

Chers amis,

Ces dernières semaines, deux hebdomadaires, *Ebdo* et *Vraiment*, qui avaient été lancés l'un et l'autre à coups de millions d'euros, ont interrompu leur publication deux mois seulement après leur lancement. Il est devenu financièrement impossible de lancer un nouveau journal, qu'il soit d'ailleurs de droite, du centre ou apolitique. Et *a fortiori* un quotidien. La plupart des quotidiens sont en difficulté financière, y compris les quotidiens de province, malgré leurs réseaux, malgré leur tirage, malgré le rôle de service de proximité qu'ils jouent en core.

Raison de plus pour soutenir *Présent*, qui est l'un des rares journaux papier et le seul quotidien de notre famille politique.

En février, nous avons eu l'occasion de vous alerter sur les défis pour votre quotidien que représentait cette année 2018 : diminution du nombre de points de vente des journaux sur le territoire français, dégradation de la qualité de service de la Poste, ce qui pénalise les abonnés, mais surtout un procès perdu, concernant notre ancien collaborateur Rémi Fontaine, ce qui nous oblige à déboursier plus de 210 000 euros. Même si nous faisons appel, même si le tribunal nous a accordé l'étalement du paiement de cette somme (l'appel n'en suspend pas le paiement), cette énorme dépense pèse très fortement dans nos comptes.



Le risque à brève échéance ? Des kiosques sans *Présent*.

Nous vous avons aussi indiqué que le distributeur de journaux dans les kiosques, Presstalis (qui s'appelait NMPP autrefois), société quasi monopolistique, et qui était littéralement pillée par la CGT depuis 1945 (1), est à présent en crise grave. Pour ne pas déposer le bilan, Presstalis surfacture (temporairement ?) ses clients. A ce titre, Presstalis nous réclame 51 117 euros. Et parce que nous ne les payons pas (préférant régler

notre loyer, les salaires de l'équipe, et l'imprimeur), Presstalis bloque, depuis le 22 avril, les recettes des ventes en kiosque. Il en sera ainsi jusqu'au recouvrement de ces 51 117 euros.

### Présent

#### n'est pas insubmersible

Presstalis souhaite-t-il la mort de *Présent* ? Veut-il nous faire payer les campagnes que nous avons menées sur la mainmise communiste sur la presse et en particulier la distribution des journaux ?

Même si nos ventes en kiosque ont connu une forte progression, ces dernières années, ce manque à gagner inattendu est extrêmement pénalisant, et s'ajoute aux autres difficultés financières.

*Présent*, parce qu'il est un quotidien ramassé, parce qu'il est un quotidien militant, écrit par des journalistes ayant un esprit militant, parce qu'il s'appuie sur un noyau de plusieurs milliers de lecteurs qui se sentent aussi une âme militante, est en principe un journal insubmersible. Mais cette année 2018 est une *annus horribilis*.

Si vous tenez à votre quotidien, aidez-nous à boucler cette année 2018 :

- par l'abonnement de proches ;
- par vos dons *via* Presse et pluralisme, pour en obtenir la défiscalisation ;
- par la publication de publicités dans ses pages ;
- par des achats de numéros supplémentaires, des numéros hors-série, des albums de Chard.

Vous aimez votre quotidien ? Vous souhaitez qu'il continue ? C'est maintenant ou jamais.

(1) Ayant été directeur des ressources humaines de cette entreprise pendant six mois, de janvier à juin 1988, avant de fuir ce cloaque bolchevique, j'ai été témoin de ces pillages, et j'avais publié en 1989 un livre postfacé par Jean Madiran sur la question : *Le Syndicat du Livre ou la mainmise communiste sur la presse*.

***Présent*** n'appartient qu'à ses lecteurs, il n'est financé par aucune publicité. Les dons de ses fidèles lecteurs lui permettent de surmonter les difficultés que connaît toute la presse et l'aident à se développer. Les dons sont déductibles des impôts à hauteur de 66 % en libellant le chèque à l'ordre de :

**Presse et Pluralisme - Présent**

Un reçu fiscal vous sera adressé par cet organisme habilité.

**Je fais un don**

de 10 €, 25 €, 50 €, 100 €, 200 €, 1000 € ou plus...

Le chèque est à expédier à **Présent**  
5 rue d'Amboise, 75002 Paris

**Particuliers, entreprises, nous n'avons que vous !**

## Soutenez "*Présent*"

### par un don direct ou défiscalisé

Nous n'avons que vous. Et vous n'avez que nous : *Présent* est l'unique quotidien d'information catholique et de droite nationale. Alors, d'une façon ou d'une autre, aidez-nous ! Il en va de l'existence de *Présent*.



# “Présent” va disparaître

## « Si on avait su, on vous aurait aidé... »

■ **Caroline Parmentier**  
caroline.parmentier@present.fr



**F**RANCIS BERGERON vous explique en détail les raisons de nos difficultés vertigineuses. Et moi je vous demande de nous aider. Nous vous le disons, de façon très nette, alar-

manente et à la mesure de la gravité de notre situation. Pour ne pas qu'un seul d'entre vous, quand je le croiserai dans quelques semaines au détour de je ne sais quelle réunion ou manifestation, me dise : « Mais pourquoi vous ne nous avez pas dit que vous alliez fermer ? On ne savait pas que c'était à ce point. On vous aurait aidé. »

Je vous le dis : c'est à ce point et ça n'a jamais été aussi grave. Si ce dernier appel ne rend pas, c'est la fin de *Présent*. A très courte échéance. Nous sommes en train d'essayer de boucler une procédure de sauvegarde imminente face aux étranglements de Presstalis qui nous confisque un quart de nos ventes et des procès aux prud'hommes qui veulent notre mort. Nous n'y arriverons que si vous nous y aidez. Abonnez-vous. Faites un don. C'est notre seul recours et notre seule protection. Pas ce soir, pas demain. Abonnez-vous maintenant. Abonnement papier ou abonnement Internet (voir encart ci-dessous). Vous pensez peut-être à le faire depuis des

mois sans avoir eu le temps de vous pencher sur la question. Faites-le, c'est le moment. Changez votre achat quotidien en kiosque contre un prélèvement mensuel de 27,50 euros. Abonnez un proche, un ami, un parent. Devenez le parrain d'un nouvel abonné. Envoyez le montant d'un abonnement de parrainage de trois mois (75 euros) et nous trouverons un candidat pour vous.

Faites un don. Nous avons besoin de dons de façon urgente. Même le plus petit don compte (10 euros n'est pas un petit don). Sans une mobilisation rapide et massive nous ne réussirons pas. Chaque jour nous vous tiendrons au courant des avancées de notre sauvetage et de votre mobilisation.

Nous avons si souvent pensé que les abonnements baissaient, que nos charges étaient étouffantes, que la trésorerie touchait le fond et que nous risquions d'aller au dépôt de bilan que nous avons du mal à réaliser que le moment est aussi critique, que cette fois c'est la fin. Nous savions que cela risquait d'arriver, nous y sommes. *Présent* existe depuis 36 ans. Avec de tout petits moyens et une toute petite équipe, il a réalisé des améliorations formidables, doublé sa pagination, dépoussiéré sa maquette, publié des unes de combat, défendu chèrement sa liberté et la fidélité à ses convictions. C'est l'appel de la dernière chance. Nous voulons le tenter, nous voulons essayer ce dernier recours. Parce que nous savons que vous tenez à votre journal. Et parce que vous nous l'avez prouvé. Ne laissez pas mourir *Présent*. Demain ce sera trop tard.



## Vous cherchez *Présent*? Allez sur [www.trouverlapresse.com](http://www.trouverlapresse.com)

Vous voulez trouver *Présent* près de chez vous ? Indiquez-nous le kiosque ou la maison de la presse la plus proche et il y sera rapidement disponible :

**abonnements@present.fr 01 42 97 51 30**

**PRÉSENT**

5, rue d'Amboise - 75002 Paris  
Téléphone : **01.42.97.51.30**



Directeur (1981-2013) : **Jean Madiran (†)**.  
**SARL PRÉSENT pour 99 ans au capital de 135 555 €, sise 5 rue d'Amboise, 75002 Paris.**

Gérant : **Françoise Pichard**.  
Imprimerie Riccobono - 93120 La Courneuve.

Dépôt légal : 2e trimestre 2018.  
CPPAP : 0518 C 83178 - ISSN : 07.50.32.53.

Directeur de la publication : **Françoise Pichard**.  
Rédacteur en chef : **Samuel Martin**.  
Directeur du jour : **Anne Isabeth**.

### Abonnement classique

1 mois : .....	27,50 €
abonnement illimité par prélèvement mensuel	
3 mois : .....	95 €
6 mois : .....	175 €
1 an : .....	299 € + 30 € avec abo. numérique
2 ans : .....	580 €
+ abonnement numérique offert	
2 ans, abonnement de soutien : 1 200 €	
+ abonnement numérique offert	

### Abonnement Parrainage

3 mois : .....	75 €
6 mois : .....	139 €
1 an : .....	239 €

**Avec nom du parrain obligatoire**

### Abonnement Internet

1 jour : .....	1 €
1 mois : .....	12 €
3 mois : .....	35 €
6 mois : .....	65 €
1 an : .....	99 €



# REPORTAGE Débrancher Mai 68 pour rebrancher la France

■ François Franc  
redaction@present.fr

CINQ ANS que l'on n'avait pas vu les foules qui arpentaient le pavé parisien pour protester contre le mariage homosexuel. Un an que Marion Maréchal n'avait pas fait d'apparition publique dans notre pays. Hier soir, les deux étaient réunis sous la houlette de l'association versaillaise Eveilleurs d'Espérance et du mensuel *L'Incorrect*, dans une immense salle au ciel étoilé du sud de Paris pour « débrancher Mai 68 ». La France de retour alors ? Oui, celle que veut ressusciter Marion Maréchal qui s'est donné pour mission de « sortir les conservateurs de leur état de zombification et de les faire revenir à la vie » et qui sut remobiliser une assemblée nettement orpheline depuis l'élection d'un véritable enfant de 68, un certain Macron qui met en pratique tout l'héritage délétère de cette époque.

Plus de mille personnes ont fait une ovation à celle qui veut « réveiller la droite conservatrice » et débrancher

Mai 68 pour de bon. Avant sa brillante intervention, un film inédit d'Arnaud Stephan sur Mai 68 a permis au public d'entendre Xavier Raufer, Malliarakis ou Gérard Leclerc donner leur version des événements et tordre le cou au discours convenu que l'on entend depuis belle lurette. Comme l'a dit avec humour André Bercoff, invité lui aussi à témoigner : « On a eu les drapeaux rouges. Maintenant les Louboutin ». C'est vache, mais tellement vrai !

Le réquisitoire de Mai 68 dressé par Jean Sévillia et Gérard Leclerc qui ont démonté tout le mécanisme aura permis à la patronne de *Causeur* Elisabeth Lévy de jouer la soixante-huitarde de la soirée. Autres intervenants qui ont apporté leur pierre à l'édifice, Charlotte d'Ornellas et Jacques de Guillebon, cheville ouvrière de *L'Incorrect* et président du conseil scientifique de l'ISSEP, la future académie de sciences politiques créée par Marion et qui permettra d'en finir avec le sectarisme et le conformisme des grandes écoles devenues des « moules à gaufres » macronistes. Bon vent et bonne route à cette nouvelle initiative.



Marion Maréchal, Charlotte d'Ornellas, deux des invités de la soirée organisée par *L'Incorrect*.

## Le saint du jour

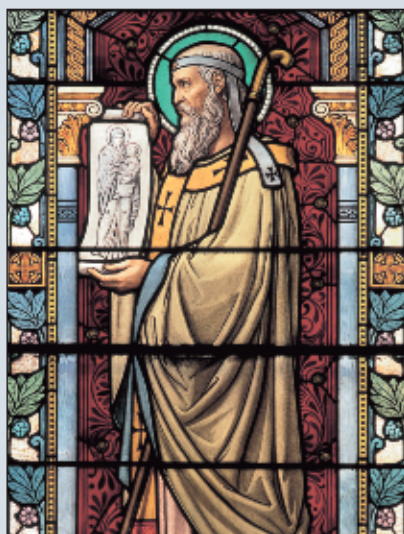
■ AB V.B. | ab-v-b@present.fr

### Saint Pothin

et les martyrs de Lyon (177)

LES SAINTS MARTYRS eurent à endurer des supplices au-dessus de toute description. Satan brûlait d'envie de leur tirer, à eux aussi, quelque parole de calomnie. Surexcitée, toute la cohorte de la plèbe, du gouverneur et de l'armée tomba sur Sanctus, le diacre de Vienne, sur Maturus, un néophyte mais généreux combattant du Christ, sur Attale de Pergame qui était la colonne et le soutien de cette Eglise de Lyon. Il y eut Blandine ; en elle, le Christ

montra que ce qui paraît aux hommes sans prix, sans beauté, méprisable, est en grand honneur auprès de Dieu, à cause de l'amour qu'on lui témoigne par des actes. Blandine était animée d'une telle force qu'elle fatigua et découragea les bourreaux qui épuisèrent tout l'arsenal des supplices. Pothin avait plus de 90 ans et il était évêque de cette communauté. Rempli de la force de l'Esprit il dépassa ses infirmités et ses difficultés à respirer pour répondre à ses accusateurs. « Si tu en es digne, tu le sauras », avait-il répondu à celui qui lui demandait qui était le Dieu des chrétiens.



## LECTURE PUBLIQUE UNIQUE DE "1917 OU L'ABDICATION" UNE TRAGÉDIE D'ALAIN DIDIER

Dans notre numéro 8969 du 19 octobre 2017, nous avons publié un entretien d'Anne Le Pape et de notre ami Alain Didier sur son dernier ouvrage, *1917 ou l'Abdication*, consacré à la fin du règne du tsar Nicolas II et à son renversement par Kerenski.

Vous pourrez le retrouver à la **Fête de la Courtoisie** le dimanche 10 juin 2018 (séance de dédicace entre 14 h et 18 h au stand du docteur Dickès).

Une version allégée de *1917 ou l'Abdication* fera l'objet d'une lecture publique le **DIMANCHE 17 JUIN 2018 de 14 H 30 à 16 H au Théâtre du Nord-Ouest, 13, rue du Faubourg Montmartre, Paris 9e** (métro Grands Boulevards). L'auteur y participera et dédicacera son texte.

Une autre pièce d'Alain Didier, *Ferdinand III ou la Reconquête (de l'Andalousie en 1250)*, sera jouée le **samedi 30 juin 2018** par les élèves du **Foyer St.-Thomas-d'Aquin d'Avrillé (49)**.

Des perspectives pour le théâtre national et chrétien.



**"N'abandonnez jamais. Jamais. Jamais."**  
Winston Churchill

**RASSEMBLEMENT DE SOUTIEN À  
TOMMY ROBINSON**  
à l'appel de Renaud Camus et de Karim Ouchikh

**Lundi 4 juin à 18h30**  
Avenue Winston-Churchill (Paris 8e)  
devant la statue de Winston Churchill  
(Jardin du Petit-Palais)  
Métro lignes 1 et 13 - Champs-Élysées-Clemenceau

**CONSEIL NATIONAL DE LA RÉSISTANCE EUROPÉENNE**





# Fin d'Alerte attentats qui n'a jamais alerté personne

■ **Guy Rouvrais**  
guy-rouvrais@present.fr

**L'**APPLICATION Alerte attentats, entrée en vigueur en 2016, c'est fini ! Le 1er juin le ministre de l'Intérieur a renoncé à cette application qui devait prévenir les Français d'un attentat en cours. On aurait aimé que cela signifiait qu'il n'y avait plus de risques de tueries, que le terrorisme islamiste n'était plus qu'un atroce souvenir et que, Daesch étant totalement éradiqué, ce système d'alerte était désormais inutile. Ce n'est malheureusement pas le cas : Alerte attentats a été supprimée parce qu'elle n'a jamais alerté personne. Sur le papier, c'était une petite merveille d'organisation accompagnant la montée des sanglants périls. Dans le quart d'heure suivant l'attentat, le préfet de la région concernée pouvait déclencher ce qui s'appelle administrativement le SAIP (Système d'alerte et d'informa-

tions aux populations) et définir le périmètre concerné. L'écran du smartphone devenait rouge et apparaissait alors le message « Alerte attentat » ; au fil des événements, le message s'enrichissait d'informations concernant le lieu, le type d'attentat et les consignes à observer. Rien de tout cela n'a jamais pu être réalisé.

Lors de la fusillade sur les Champs-Élysées, au cours de laquelle un policier est abattu par un tueur islamiste, le quartier est bouclé, mais l'application reste muette. Les policiers devront faire appel à Twitter, pour demander aux Parisiens d'éviter l'endroit. Même mutisme lors de l'attaque du Louvre quelques mois plus tôt. Non-réaction également au moment de la prise d'otage du Super U à Trèbes en mars dernier qui a vu l'assassinat du colonel Beltrame. A Nice (80 morts, 500 blessés) l'alerte a bien été déclenchée – une fois n'est pas coutume – mais on ne saurait même pas dire qu'elle a débarqué comme les carabi-

niers, ces derniers étant déjà là depuis deux heures et ayant abattu le terroriste ; les secours ramassaient les victimes, quand l'alerte a été donnée.

A chaque raté des problèmes « techniques » sont évoqués. La seule fois où cela a fonctionné à peu près correctement, il s'agissait d'un canular de mauvais goût : quand la police reçoit un appel faisant état d'une prise d'otages dans l'église Saint-Leu à Paris, le dispositif est aussitôt déployé, « l'appli » passe en alerte rouge. Les unités d'élites sont mobilisées, le quartier est en état de siège pour s'apercevoir que le coup de téléphone anonyme était une farce de deux adolescents.

Au demeurant, seuls 900 000 citoyens avaient téléchargé l'application, ce qui est peu, les autres comptant surtout sur eux-mêmes en cas de péril.

Pour remplacer ce dispositif défaillant, le ministre de l'Intérieur compte sur les



réseaux sociaux, et d'abord Facebook, Twitter et Google. Il y a là un double paradoxe. Le premier est qu'il est singulier de confier à des sociétés étrangères et privées une

mission de service public relative à la sécurité des Français. Le second est qu'il est pour le moins contradictoire de dénoncer l'usage abusif et mercantile des données personnelles par Facebook et Google, notamment, et d'inviter le public à s'y référer, ou s'y inscrire, pour leur sécurité et ainsi livrer à ces organismes les données individuelles dont ils font commerce.

« Benchmarking » des clandestins

## Collomb découvre l'Amérique



*Dernier scoop sorti par Collomb : les migrants ne choisiraient pas la France pour la beauté de la langue !*

■ **Franck Delétraz**  
franck-delétraz@present.fr

**C'**EST UNE GRANDE DÉCOUVERTE que vient de faire le ministre de l'Intérieur ! Auditionné mercredi par le Sénat, Gérard Collomb a en effet expliqué que les centaines de milliers de clandestins qui déferlent chaque année sur le vieux continent se livraient auparavant à une « étude de marché » afin de choisir les pays d'accueil dont la législation leur est la plus favorable. Une évidence qui a cependant du mal à passer à gauche et dans les rangs de la majorité.

### Rien à voir avec la francophilie

Ainsi, alors qu'il présentait son projet de loi asile et immigration devant une commission du Sénat, le ministre de l'Intérieur a expliqué que « les migrants aussi font un peu de "benchmarking" pour regarder les législations à travers l'Europe qui sont, on va dire les plus fragiles, et vous voyez par exemple que telle nationalité, que là encore je ne citerai pas, elle se dirige plutôt sur tel pays non pas parce qu'elle est plus francophile, mais parce qu'elle juge que là, c'est plus facile ». Autrement dit, si notre pays croule littéralement depuis des années sous les demandes d'asile, c'est bien, comme nous le répétons depuis si longtemps, parce que ses gouvernements successifs, de droite comme de gauche, ont non seulement toujours refusé de couper les pompes aspirantes

de l'immigration, mais ont en outre encouragé cette « invasion » par des naturalisations à tour de bras.

### « Attitude de faux jetons »

Cependant, Collomb a beau enfoncer des portes ouvertes, ses propos n'en suscitent pas moins une vive polémique non seulement à gauche mais aussi dans les rangs de la majorité. Ainsi, à la remorque des Besancenot (NPA), Brossat (PCF) et autre Benoît Hamon, Gabriel Attal, porte-parole LREM, s'est-il indigné devant les propos du ministre, expliquant notamment sur France Inter jeudi que « s'il y a un "benchmark" qui est fait aujourd'hui par les migrants, il est assez simple : c'est mourir chez eux, ou survivre ailleurs. C'est se faire mettre en esclavage en Libye ou risquer leur vie ».

Du coup, le secrétaire d'Etat et délégué général LREM Christophe Castaner est venu jeudi à la rescousse du ministre de l'Intérieur, en déclarant très justement qu'« il ne faut pas prendre les migrants » et les « passeurs » « pour des imbéciles » qui ne se parleraient pas entre eux pour s'orienter vers les pays où il est le moins difficile d'obtenir des papiers. Cela, avant de dénoncer les « filières organisées par des gens qui vont jusqu'à donner à des jeunes mineurs qu'ils voient débarquer dans leur commune, à Forcalquier, [...] une carte, un petit mot, un plan sur l'endroit où il faut aller »...

Bref, comme l'a déclaré vendredi matin sur RTL le maire de Béziers Robert Ménard, tout en fustigeant l'« attitude de faux jetons de ceux qui lui reprochent » d'avoir tenu de tels propos, Gérard Collomb n'a fait là qu'énoncer une évidence.



# La semaine politique

■ Jean Cochet

jean.cochet@present.fr

**P**AS D'ÉNERGIE marémotrice pour les Insoumis. La « marée populaire » sonnée à la corne de brume par le castro-chaviste Jean-Luc Mélenchon a eu samedi dernier, telles les « déferlantes » précédentes de la même eau étale, et comme dans la chanson de Jacques Brel, « le cœur à marée basse ». Une marée au coefficient déficient. Marée vaseuse également dans laquelle le patron de la France insoumise tout comme celui de la CGT, Philippe Martinez, sont demeurés, malgré le soutien d'une multitude de groupuscules et d'associations subventionnées, dont quelques-unes au communautarisme bien affiché, quelque peu envasés. Question : la CGT va-t-elle devenir la courroie de transmission de la France insoumise comme elle fut jadis celle du PCF ? Ce serait dans la logique des choses, le mouvement de Mélenchon ayant en partie récupéré l'espace politique laissé en déshérence par un PCF évanescant. Pour l'instant il s'agit encore toutefois d'une courroie sous tension.

## Mélenchon chefaillon d'opposition

Envasé ou pas, Mélenchon, d'une manif l'autre, devient, selon le souhait d'Emmanuel Macron, et les incessants coups de pouce de ce dernier (dont peut-être la polémique sur les comptes de campagne), le chef (ou plutôt le chefaillon) de l'opposition de... gauche. Comme le fut François Mitterrand en son temps. Mais un Mitterrand au rabais, d'une contrefaçon médiocre. Il

est tellement facile de mettre le nez de Mélenchon, dont l'hologramme idéologique gouverne au Venezuela, dans la tragique cacade de son programme économique.

L'exécutif, avec l'aide empressée des médias, essaie également de regonfler une autre baudruche d'extrême gauche que les élections passées avaient pourtant frappée d'obsolescence : l'ex-facteur de Neuilly Olivier Besancenot, toujours porteur du même archaïque message révolutionnaire datant d'octobre 1917, et dont le parti (NPA) représente à peu près 1 % des électeurs. Mais depuis deux mois (début des grèves) l'on voit et l'on entend le petit télégraphiste du lénino-trotskyisme (ainsi que son alter ego Philippe Poutou) quasiment sur toutes les chaînes de télévision. En dopant ainsi délibérément la gauche extrême Macron joue un jeu prévisible, néanmoins dangereux.

## La sénatrice cannabis

Lors de la manif de samedi dernier on a pu voir « une sénatrice de la République, ceinte de son écharpe tricolore », en l'occurrence Esther Benbassa, brandissant une pancarte : « Plus de cannabis, moins de policiers ». Un calicot hallucinant faisant plus ou moins écho au slogan des black blocs : « Tout le monde déteste la police ». Comme le terroriste islamiste de Liège ?

La très caricaturale sénatrice verte – bien qu'universitaire de haut vol – dénonçait la semaine dernière, dans un numéro de *Libération*, « l'indifférence vis-à-vis des migrants », fustigeant le « suivisme complice » et « la lâcheté » de ses homologues parlementaires. Et d'arguer : « Je suis moi-même une immigrée [...]. Une immigrée dont la République est la patrie. »



Esther Benbassa veut plus de cannabis et moins de police. Ca éloignera sûrement les terroristes.

## L'œil de Miège



Affirmation qui nous ramène à l'entretien que Charles Saint-Prot avait accordé à Philippe Vilgier (*Présent* du 3 janvier dernier) dans lequel l'auteur de *L'Etat-nation face à l'Europe des tribus* relevait la confusion regrettable, devenue pourtant officielle, entre un système idéologique, la république, et une réalité historique, la nation : « La question n'est pas d'adhérer aux prétendues "valeurs de la république" mais d'être résolument français. » Une résolution totalement étrangère à une Esther Benbassa, tout à fait emblématique, par son cosmopolitisme militant, de ces citoyens et citoyennes abscons ayant le ciel des idées pour patrie, sourcilleux à l'extrême sur les « valeurs républicaines » affichées par le pays légal, mais indifférents ou hostiles aux identités charnelles du pays réel. Un pays légal à la légalité de plus en plus suspecte aux yeux de cette France profonde trahie par les élites.

« Il y a des jours où l'envie me prend de rendre mon écharpe de sénatrice ». Qu'elle la rende donc avant de la déshonorer davantage. Avec bien sûr les privilèges qui l'accompagnent. Et rendons également à leurs pays d'origine, en même temps que Mme Benbassa, les deux ou trois mille immigrés qui campaient dans des conditions sordides sur les bords du canal Saint-Martin et du canal Saint-Denis. Tous aspirant à devenir comme la sénatrice EELV des citoyens de cette République hors-



sol, au-dessus des lois souhaitées par une majorité de Français, juste bons à payer, ces « souchiens », pour l'accueil sans fin des « citoyens du monde » dont Esther Benbassa se veut la représentante enragée.

### L'arithmétique léniniste

Le nombre des manifestants, même s'il n'est pas négligeable, demeure médiocre ? Peu importe à Mélenchon : pour lui, fi du « chiffre mathématique », seul compte le « chiffre politique ». Exemple : vous prenez le chiffre bêtement mathématique des manifestants à Paris (31 000), vous le multipliez par dix et vous obtenez ainsi le chiffre politiquement présentable. Qui, malgré tout, faut-il que la marée soit descendante, demeure en l'occurrence encore très en dessous du million de manifestants annoncé.

Emmanuel Macron assurait : « Aucun désordre ne m'arrêtera. » Le désordre commence pourtant à payer pour ses organisateurs. Ainsi l'Etat reprendra 35 milliards d'euros sur les 46,6 milliards de la dette de la SNCF. Et il augmentera « l'investissement annuel consacré à la rénovation du réseau ferroviaire ». Celui-ci était, en 2017, de 5,2 milliards. Pour autant, assure Matignon, « il n'y aura pas d'impôt SNCF ». Un mensonge gros comme une locomotive. Les contribuables entendent avec appréhension siffler ce train de dépenses nouvelles. Un train traînant les wagons d'une très mauvaise gestion.

### Hold-up à la bruxelloise

« Il ne peut y avoir de choix démocratiques contre les traités européens », affirmait péremptoirement en janvier 2015 Jean-Claude Juncker. Diktat confirmé par le président de la République italienne, Sergio Mattarella. Le Mouvement 5 étoiles et la Ligue, vainqueurs des dernières législatives, s'étaient entendus pour former une majorité parlementaire et proposer un président du Conseil, en l'occurrence le professeur de droit Giuseppe Conte. Mais le président Mattarella, après avoir accepté toutes les nominations ministérielles, a retoqué au dernier moment celle du ministre des Finances, Paolo Savona, économiste pourtant réputé, mais jugé trop eurosceptique, donc incompatible. Un veto qui a conduit Giuseppe Conte à renoncer à former un gouvernement (voir dans *Présent* de mercredi l'article d'Olivier Bault).

Après quoi le président de la République italienne a aussitôt nommé, comme chef d'« un gouvernement technique chargé de gérer les affaires courantes », un parfait représentant des élites mondialisées : Carlo Cottarelli, ancien haut responsable du FMI, pro-européen convaincu et défenseur implacable de l'austérité budgétaire. L'antithèse du gouvernement souhaité par une grosse majorité d'électeurs transalpins, à laquelle Mattarella dit en joignant le geste à la parole : *Vaffanculo* ! Une sorte de « coup d'Etat institutionnel » doublé d'une provocation délibérée, bruyamment applaudis par Angela Merkel, Emmanuel Macron et les eurocrates bruxellois. Le commissaire européen au Budget, l'Allemand Günther Oettinger s'est impudemment réjoui : « Les marchés vont apprendre aux Italiens à bien voter. »

Une photo parue dans la presse nous montre Carlo Cottarelli débarquant au Quirinal « en avance, [...] d'un pas rapide, sac au dos, tirant derrière lui une valise à roulettes ». L'allure décidée d'un chef de commando ayant reçu son ordre de mission. « Monsieur Ciseaux », aux lames tranchantes, de nouveau opérationnel pour un prochain dépeçage ? « Puisque le peuple vote contre le gouvernement il faut dissoudre le peuple. » Le sarcasme de Bertolt Brecht concerne tout autant la bureaucratie communiste que le totalitarisme « soft » bruxellois. Le peuple italien sera-t-il soluble dans le chaudron infernal de l'euro-mercantilisme ? Réponse aux prochaines législatives. Avec, « Monsieur Ciseaux » oblige, la Ligue en tête du scrutin ?

# Destituer Trump

## n'est pas forcément une bonne idée

■ **Christian Daisug**  
christian-daisug@present.fr

Correspondant  
permanent  
aux Etats-Unis

LES DÉMOCRATES patentés et les libéraux chroniques nous rejouent la fable de l'arroseur arrosé dans une version électorale et à long terme. Pour se débarrasser du président Donald Trump que les uns abhorrent et que les autres exècrent, ils ont fait germer dans l'esprit de leurs sympathisants et militants l'idée d'une destitution de cet iconoclaste encombrant, obstiné et malfaisant qui pourrait bien, si on ne brusque pas les choses, rester à la Maison-Blanche jusqu'en 2020 et pourquoi pas jusqu'en 2024. L'objectif est prévu par la Constitution. Le procédé passe par un vote du Congrès (Chambre des représentants et Sénat) transformé, pour la circonstance, en tribunal. Il faut un motif grave pour en arriver à cette extrémité. Justement, les démocrates et les libéraux croient l'avoir trouvé avec cette interminable affaire de collusion entre les autorités russes et la campagne électorale de Trump. Bien que le procureur spécial, Robert Mueller, qui cherche depuis plus d'un an, n'ait découvert aucune preuve accablante de cette hypothétique collusion, la gauche en général s'accroche à ce projet comme à une solution miracle. D'autant que la Chambre des représentants doit être renouvelée en totalité lors des élections législatives en novembre prochain. Une occasion à saisir.

Leur raisonnement est simple : durant les cinq mois qui nous restent avant cette échéance électorale, on va « arroser » Trump, se disent-ils, d'une eau saumâtre fortement teintée de rouge, la couleur de l'opprobre, de l'ignominie, en l'occurrence celle de l'*impeachment* – de la destitution. Le retournement de l'opinion est pratiquement assuré, soliloquent-ils sans l'ombre d'un doute. Ainsi, nous balayerons les 23 voix d'avance que les républicains possèdent. Et à la rentrée parlementaire, en janvier 2019, forts d'une majorité à la Chambre des représentants, nous entamerons, concluent-ils, une procédure de destitution avec l'assurance d'avoir enfin le nombre de voix nécessaire pour mettre un terme à cette abominable expérience de national-populisme dont l'Amérique est saturée jusqu'à en avoir la nausée. Ce séduisant calcul pêche par deux points. D'abord, il n'est pas certain que Trump soit destitué par le Congrès. Depuis 1789, seuls trois présidents ont senti le vent – mais le vent seulement – du boulet. Andrew Johnson en 1868, Richard Nixon en 1974 et Bill Clinton en 1998. Nixon préféra démissionner avant la bataille. Quant à Johnson et Clinton, ils furent sauvés par le Sénat où ils ont obtenu plus d'un tiers des voix, le seuil fatal. Trump pourrait bien bénéficier du même scénario.

Mais il existe un autre endroit par où pêche le calcul libéralo-démocrate. Et cet endroit les républicains l'ont découvert en prenant connaissance, semaine après semaine, des réactions, des sentiments de l'Amérique profonde, de la base électorale. Ils en ont conclu que l'idée d'évincer Trump par une machination parlementaire n'était pas populaire. Que c'était même carrément une fausse bonne idée. Du coup, ils ont conçu une stratégie qui pourrait leur permettre de détourner le jet d'eau de l'arroseur afin qu'il devienne lui-même l'arrosé. Comment ? En prenant leurs adversaires au mot, c'est-à-dire en conservant le concept de destitution comme thème central de l'affrontement de novembre mais en le prolongeant, en le sophistiquant jusqu'à transformer ces élections législatives en référendum populaire : pour ou contre la destitution du président, pour ou contre Trump, pour ou contre le slogan désormais célèbre *Make America Great Again* (MAGA) – Que l'Amérique redevienne grande.

Par ce cheminement, les républicains sont certains d'atteindre le cœur du problème en forçant chaque électeur à un examen de conscience. Toucher au président est un geste d'une gravité extrême aux Etats-Unis. Même si l'on n'a pas voté pour lui. C'est une question de principe. Les républicains espèrent que ce principe inondera chaque crâne en novembre prochain.

Ce piège tendu aux libéraux-démocrates recèle pour ses initiateurs trois avantages. Il va doter les candidats républicains désargentés de la manne des sponsors conservateurs électrisés par la tournure des événements. Il va durcir



Les démocrates et les libéraux veulent la peau de Trump.

encore davantage les partisans du régime actuel qui pourraient pousser la participation électorale – en général faible pour les consultations du *midterm* – jusqu'à un niveau record. Enfin, il serait capable de faire basculer en grand nombre les inévitables modérés, les sempiternels indécis, ceux qui regrettent maintenant d'avoir voté pour Hillary Clinton. Les plus optimistes parmi les tacticiens républicains pensent que non seulement leurs 23 sièges d'avance seront conservés, mais qu'une dizaine d'autres pourraient leur être ajoutés. Corey Lewandowski, qui fut l'un des plus pénétrants chefs de campagne de Trump, a lâché ce mot qui dit tout : « La destitution est du ciment pour les républicains. Il deviendra du béton si les démocrates s'obstinent. » Surtout, les démocrates sont divisés. L'état-major du parti a flairé le piège et voudrait s'en dégager. Mais il est retenu par sa base, l'immense cohorte des gens de gauche, des anti-régime, des opposants radicaux qui voudraient que s'efface l'image de Trump du paysage politique. Effacée par n'importe quel moyen. Qu'on en finisse. Trump en joue de cet extrémisme. Il appelle ses adeptes, les « sinistrés du Q.I. ».



# Je vais mieux

*Tu es sûr ?*



La vie de Laurent a basculé en un tour de reins.

■ **Samuel Martin**  
samuel-martin@present.fr

UN BEAU JOUR, Laurent est pris d'un violent mal de dos qui le casse en deux. Il enchaîne les rendez-vous médicaux, les examens, s'angoisse et se voit proche de mourir. Mais est-ce son dos, le problème ? N'est-ce pas plutôt son supérieur hiérarchique, harceleur ? Son épouse, rigide ? Ses parents qui ne lui ont jamais dit qu'ils l'aiment ? Eric Elmosnino est parfait dans le rôle du quinquagénaire trop gentil pour ne pas être écrasé par

son entourage, trop timide pour dire leurs quatre vérités à ses proches – comme on en voit dans des nouvelles de Marcel Aymé –, et qui finit par le payer dans sa chair.

La première partie du film (adapté d'un roman de David Foenkinos) est bonne, mettant en scène dans diverses situations douces-amères ce malade lunaire qui n'est pas imaginaire. Puis cela s'enlise quelque peu, dévie de son sujet... et se reprend vers la fin. Pas de quoi en faire une maladie, mais ce film n'est pas la comédie du mois. A voir lorsqu'il sera programmé à la télé.

► Le lecteur de DVD

## Ils étaient cinq

■ **Alain Sanders**  
alain.sanders@present.fr

FILM RÉALISÉ en 1952 – c'était son premier film – par Jack Pinoteau et écrit par l'acteur Michel Jourdan (qui est d'ailleurs un des cinq en question).

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, cinq jeunes hommes, liés par les combats et les dangers partagés, se jurent – à la vie à la mort – de préserver leur amitié contre vents et marées.

Il y a Jean (Jean Carmet), facteur de son état ; Marcel (Jean Gaven), boxeur *has been* ; Roger (Michel Jourdan), acteur à la ramasse ; André (François Martin), étudiant qui va s'engager en Indo pour oublier que son père a fricoté avec les frisés ; Philippe (Jean-Claude Pascal), fils de famille né de la cuisse de Jupiter.

Sans emploi, Roger retrouve sa sœur, Valérie (Arlette Mery), chanteuse dans un cabaret de Pigalle, *La Joie de vivre*, tenu par Monsieur Fredo (Jean Marchat). Tout va vite dérapier. Roger devient l'amant de Simone (Nicole Besnard), la compagne délurée du brave Jean qui est rarement chez lui... Marcel, écarté des rings, est engagé par Monsieur Fredo, avec Roger, pour faire du marché noir.

Un jeu dangereux dans ce contexte d'après-guerre. Marcel est tué. Valérie est abattue par Serge (André Virsini), un demi-sel lâche et veule. André tombe en Indo.

Un grand film excellemment photographié par Jacques Lemare. A signaler Robert Dalban dans le rôle d'un *coach* de boxe, et Louis de Funès dans celui du régisseur du si mal nommé *Joie de vivre*...



## Les jeunes sont au Bistro

Vendredi 1er juin à 19 h

Après Romain Espino de *Génération Identitaire*, Erik Tegner. Responsable UMP de 24 ans, il a dirigé Les Jeunes avec Virginie Calmels avant de claquer la porte avec fracas en prônant l'union de la droite avec le FN et tous les autres.

- L'entente des droites par la base : une réalité ?
- Italie : le déni ou la garantie de démocratie ?
- Sauve ton château au loto ?



Une belle brochette de mâles blancs.

WWW.TVLIBERTES.COM



# Et la Comédie-Française vous est contée...



■ **Alain Sanders**  
alain.sanders@present.fr

**L**E TITRE du dernier ouvrage de Jacques Lorcey, bien connu des lecteurs de *Présent* (notamment pour ses livres sur Guitry ; dernier paru : *Sacha Guitry, roi de Paris*, éditions Atelier Fol'Fer), est révélateur à plus d'un titre : *Ma Comédie-Française ou l'Inconnu dans la Maison*.

Tout l'esprit de ce livre de souvenirs est là résumé. La Comédie-Française où il est entré le cœur battant – le rêve alors de tous les jeunes comédiens – avant que d'en sortir pour les raisons qu'il relate. « Sa » comédie française personnelle, *comediante*, *tragediante*. La référence au film avec Raimu (acteur qu'il admire), *Les Inconnus dans la maison*, sauf que cette Maison, dont Lorcey dit avoir été

l'« inconnu », s'écrit avec un M majuscule : c'est la Maison de Molière.

Mais il faut imaginer le jeune Lorcey qui, après le Conservatoire, entre dans cette société prestigieuse – « J'étais dans l'état d'un enfant qui a rêvé de poser les pieds sur la Lune ou sur Mars » – le cœur débordant d'espoir. Pour déchanter assez vite. L'illustre Théâtre est devenu une jungle – a-t-il jamais été autre chose d'ailleurs – où les jeunes et naïves proies sont à la merci de prédateurs blanchis sous le harnois.

Il n'empêche que Lorcey, comme la chèvre de Monsieur Seguin, va résister de toutes ses forces. Il va ainsi paraître 800 fois devant le public et tenir 55 rôles différents ! « Mon séjour en ces lieux de délices, écrit-il, fut donc un immense plaisir, suivi d'une égale déception avec, par-ci par-là, quelques petits bonheurs tout de même. Il est vrai de reconnaître que j'y ai commis des erreurs – pas énormes certes, mais qui pouvaient être évitées si j'avais eu seulement, dans la place, un conseiller autorisé pour jeter un coup d'œil sur moi, de temps en temps. »

De manière très touchante, il dit la réaction de son père, avec lequel il eut bien des difficultés – litote... – relationnelles, quand il apprit le succès de son fils :

« Lorsque je suis entré à la Comédie-Française, j'ai entendu mon père affirmer qu'il était fier de moi – pour une fois... la seule dont je me souviens. Tant il est vrai que ce qu'il faut bien appeler désormais l'ex-Comédie-Française donnait à ses élus le vernis de respectabilité bourgeoise réclamée par tous les malheureux parents dont les rejetons avaient embrassé une profession maudite. »

Comment la tête d'un jeune comédien qui côtoie désormais Louis Seigner, Jean Le Poulain, Jacques Charon, Georges Descrières, Robert Manuel, Jean Piat, Micheline Boudet, Robert Hirsch, Jacques Toja, Robert Dhéran, Jean-Laurent Cochet, etc., ne tournerait-elle pas ? Il est de la famille désormais...

Un jour, un habitué dit à la grande Béatrix Dussane à propos de la Comédie-Française : « En somme, vous êtes une grande famille ! » Et Dussane de répondre : « Oui, les Atrides ! » Le jeune comédien est en effet ressenti comme une menace : « Le sociétaire devra fatalement se méfier de tout nouveau pensionnaire – et particulièrement de ceux ayant le même *emploi* que lui. »

Jacques Lorcey raconte tout cela avec un allant qui donne à son livre un côté déli-

cieusement jubilatoire. Mais on sent par-delà la noble attitude – et plus encore quand on le connaît (« Hypersensible par surcroît, le comédien est toujours prompt à s'effaroucher d'un mot malheureux ») – des blessures mal (ou pas) refermées : « Un peintre, un musicien, un écrivain qui resterait ignoré peut croire au jugement de la Postérité. Un acteur doit connaître le succès de son vivant – sinon il ne lui reste rien. »

Ce livre est aussi un livre d'amour : de la scène, des beaux textes, du public. « Pour retrouver sa jeunesse, disait Oscar Wilde, il n'y a qu'à recommencer ses folies ! » Lorcey le sait : « Seulement voilà : je n'ai jamais arrêté les miennes ! » Mais c'est aussi pour ça qu'on l'aime !

A noter un riche cahier photo qui illustre – mais en toute petite partie, on s'en doute – la carrière de l'auteur et les personnages qu'il a interprétés, de Tartufe à Ragueneau en passant par Chrysale, Petit-Jean (*Les Plaideurs*), Del Basto (*Ruy Blas*), etc.

● Atelier Fol'Fer, 147, rue Bel-Air, 28260 La Chaussée d'Ivry. Tél. : 06 74 68 24 40. Fax : 09 58 28 28 66. Site : atelier-folfer.com. Prix franco : 25 euros.

## La chronique de Livr'arbitres

# Le suspendu de Conakry

■ **Maxime Valérien**  
redaction@present.fr

**A**U PETIT MATIN, une troupe amassée sur le port de plaisance de Conakry contemple et commente avec une volubilité tout africaine la découverte récente d'un blanc assassiné puis suspendu au mât de son voilier. C'est sur cette scène que Jean-Christophe Rufin choisit de commencer le premier polar d'une trilogie dont le héros, Aurel Timescu, est Consul de France en Guinée.

Autant le dire tout de suite, le personnage est une heureuse trouvaille. Aurel est en effet un réfugié roumain, qui a fui la tyrannie de Ceausescu pour arriver en France où il a vécu de petits boulots avant d'obtenir la nationalité française. Pianiste dans les bars louches de la capitale, il a gardé de cette période une prédilection pour cet instrument – dont il ne se sépare pas dans ses différents postes – et pour le vin blanc, dont il a tendance à abuser le soir venu. Le personnage est original, une sorte de Colombo franco-roumain qui n'est pas dénué d'intérêt romanesque : toujours habillé, malgré la

chaleur de l'Afrique de l'Ouest, d'une gaudine, coiffé d'une paire de lunettes à œillères de cuir, véhiculé dans une Renault Clio qui a vécu, le Consul de France n'a rien de l'élégance qu'on attend d'un ministre plénipotentiaire !

Alors que ce n'est pas sa mission, il décide de mener l'enquête pour découvrir qui a tué ce Mayères, qui a fini pendu comme un saucisson au mât de son bateau. On retrouve tous les ingrédients qu'on aime dans les polars : un peu de mystère, une dose d'exotisme, un héros étrange, des intérêts contrariés, des personnages louches, etc. Le tout n'est pas si mal fait que cela. Les motifs de l'enquête sont crédibles, le cadre est bien choisi et l'intrigue pourrait être propice aux rebondissements. Malheureusement...

Malheureusement, on ne s'improvise pas auteur de romans policiers. Ce qui a longtemps passé pour un genre mineur de la littérature demande une belle maîtrise de ses codes narratifs et de ses lieux communs. Or, on dirait que ce livre contient tous les ingrédients



d'un bon polar... mais qu'il lui manque la patte du maître. Pour l'enquête, par exemple, elle est bien longue à démarrer... et bien rapide à s'achever ! On patage avec le Consul pendant les trois quarts du livre pour l'écouter tout résoudre après un éclair de génie pendant le quart restant. Les dialogues également manquent de vie : rien de plus difficile que de restituer une forme d'oralité à l'écrit ; mieux aurait alors valu les rapporter indirectement. Et puis, surtout, les personnages rencontrés sont

bien aseptisés ! A part un vilain douanier, ils sont ternes et banals. Pas de relief, pas d'aspérités, pas de complexité : l'âme humaine – le cœur du polar – est plus noire que cela !

Un livre distrayant, donc. On attend la suite pour juger.

● Jean-Christophe Rufin, *Le suspendu de Conakry*, Flammarion, 2018, 310 pages (19,50 euros).



# Les pages brûlantes de Grignon

■ Rémi Tremblay

remi-tremblay@present.fr

Correspondant  
permanent  
au Québec

LA SÉRIE QUÉBÉCOISE *Les pays d'en haut* cartonne. Avec plus d'un million de téléspectateurs pour la première saison et quasiment autant pour la seconde, le succès de cette série ne se dément pas. Mais qui, parmi ces nombreux auditeurs, sait que cette série est basée sur un roman de Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* ? Et qui sait que ce roman, dont l'œuvre a traversé le temps, était aussi un pamphlétaire assumé qui de son bastion de Sainte-Adèle pourfendait les lâches et les traîtres, utilisant le pseudo-nyme de Valdombre ?

Les pamphlets de Valdombre sont relativement populaires chez les bibliophiles québécois qui parviennent à en dégouter un ici et là au hasard d'un marché aux puces ou d'une librairie de livres usagés, mais jusqu'à aujourd'hui ces feuillets n'avaient jamais été réédités. Eh bien, c'est chose faite, le public tant québécois que français peut désormais déguster du Valdombre ?



bre sans avoir à compter sur la chance d'une découverte fortuite. Les éditions Synoptique viennent d'en publier quelques morceaux choisis sous le nom d'*Un conservateur enragé*, titre dont se qualifie lui-même Grignon.

Celui-ci se dit également catholique et nationaliste et pourtant, en le relisant, on a l'impression qu'à la manière d'un Léon Bloy c'est « [sa] bataille » qu'il mène pour « la vérité, [sa] vérité ». Il navigue à tâtons, ou bien guidé par son goût de la polémique et le désir de choquer. A quoi bon être polémiste si c'est pour hurler avec les loups ou suivre le troupeau. Il déclare ainsi que « le libéralisme [...] reste le plus redoutable en-

nemi du communisme », que les pensions de vieillesse établies par le très catholique Maurice Duplessis sont un pas vers le communisme et que le véritable nationalisme n'est pas de s'opposer à la conscription, ce qui est le cas de la grande majorité des Canadiens français en 1942, mais de l'appuyer. Impossible de se défaire de l'impression qu'il campe sur ces positions pour le simple désir de choquer et de prouver



qu'il n'est assujéti à personne, à aucune idée préconçue. C'est là son seul orgueil, celui de n'être à la botte de personne, de ne rien devoir ni aux « trusts », ni aux « bandits politiques ».

Mais, si on se replonge dans Valdombre en 2018, ce n'est pas tant pour puiser dans les idées de l'homme que pour s'abreuver de cette prose qui a le goût d'une époque révolue. Alors que Léon Daudet maniait le fleuret, il manie la hache à la manière des bûcherons des Laurentides, se servant d'un français qui n'est pas exempt de canadianismes, « une langue virile, un langage qui a du son, de l'allure, de l'allant, de la vérité et de la lumière ! ».

Pour l'anecdote, et c'est un fait peu connu, le journal *Le Fasciste canadien*, dirigé par Adrien Arcand, faisait la promotion de ces dits pamphlets en 1937, une faveur qui n'empêcha pas Grignon de s'attaquer à Arcand dans les années suivantes.

Ce dont rêvait Grignon et qu'il exprime au travers de son œuvre, romans y compris, c'est un Canada enraciné, catholique et fier de ses racines françaises, un pays paysan qui ne courberait pas l'échine devant l'Anglais, mais s'agenouillerait devant la Croix.

● Claude-Henri Grignon, *Un conservateur enragé*, Synoptique, 2018, 205 p.

## La boîte à Sardine

Goupillières, le 2 juin

Tantine,

Je ne sais pas si tu jardines toujours. Personnellement j'ai passé plusieurs années à entretenir le jardin. Je taillais, je mettais de l'engrais, de l'anti-limaces quand il y avait des limaces, de l'anti-escargots quand il y avait des escargots, de l'anti-pucerons quand il y avait des pucerons, etc. Puis le labrador a jardiné à sa manière, creusant des trous, déracinant des plantes, piétinant les fleurs : j'ai arrêté net le jardinage. Deux ans après, le jardin n'a jamais été aussi beau. Sur les cinq rosiers de devant, le chien en a cisailé deux à ras de terre : fini pour eux. Il n'a pas touché aux trois au-

tres : ils sont magnifiques, feuillus, fleuris de bien trente roses en tout. Mieux que ce que j'avais obtenu à grand-peine et grands frais. Les jardinerie ne sont-elles pas une gigantesque arnaque ? Elles te vendent un plantoir, un mini râteau, des produits dans des bouteilles vertes qu'il ne faudrait surtout pas boire, des pulvérisateurs qu'il ne faut pas inhaler, des granules de ceci, des gants, des plants... pour que finalement le jardin soit moins beau que si tu le laisses aller à son envie.

J'aurais pu témoigner sur l'inutilité des jardinerie devant les députés qui débattaient cette semaine de la loi agriculture et alimentation. Selon certains députés, les lobbies de l'agrochimie ont gagné, avec cette loi. Le ministre de l'Agriculture serait même « le prince des lobbies ». C'est bien possible, mais je ne comprends pas pourquoi on dénonce les lobbies, actifs auprès de nos élus et qui fausseraient le jeu démocratique, tout en s'indignant qu'en Italie, les francs-maçons seront interdits de gouvernement.

Autre tromperie vraisemblable, l'industrie vétérinaire. Le chien perd ses poils. La véto me vend assez

cher des médicaments réputés comme particulièrement « appétents », m'assurant qu'il les avalera sans difficultés. Ah oui ? J'ai beau les mélanger à ses croquettes, les fourrer dans du pain, dans du jambon, il mange les croquettes, le pain et le jambon, et recrache avec grand soin le comprimé, ou les quatre morceaux du comprimé si j'ai pensé tromper sa vigilance par petits bouts. Il me rappelle mon neveu qui ôte soigneusement tous les champignons de sa part de pizza, ou ma nièce qui trie ce qu'elle ne mangera pas de sa paëlla. A mon avis les vétérinaires aiment les animaux mais n'en ont pas. S'ils en avaient, ce serait comme un cafetier qui boirait son fonds.

Ma voisine d'en face a un nouveau chien, un petit bulldog français.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Olga.

— Ah, c'était le prénom de ma grand-mère.

Et voilà ma voisine vexée. N'était-ce pas à moi de l'être ?

Ta Sardine

**Tous les samedis, la Boîte à Sardine** : une dame entre deux âges, « Tantine », correspond avec sa nièce, « Sardine ». Elle demeure à Saint-Pompon, en Dordogne, et sa nièce à Goupillières, dans les Yvelines. Elles échangent des lettres (Tantine n'est pas connectée), qui se retrouvent à leur insu dans nos colonnes et dont le contenu n'engage qu'elles.



**Le romancier Jean-François Parot est mort le 23 mai. Nous empruntons à nos amis d'Eurolibertés ce témoignage de profonde sympathie pour l'auteur des « Le Floch ».**

■ **Bernard Plouvier**  
redaction@present.fr

EN CE MOIS DE MAI, où se multiplient les émeutes de gauchistes, les grèves et les atteintes de tous types à la liberté des honnêtes gens, un grand bonhomme de la littérature romanesque est mort, discrètement, comme il avait vécu, Jean-François Parot.

Érudit, bien disant, fin et très distingué, excellent connaisseur de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle français, britannique et nord-américain, il nous a offert – à nous ses lecteurs, réellement endeuillés – une quinzaine de cadeaux royaux : les aventures du Commissaire Nicolas Le Floch, marquis de Ranreuil et l'un de ces nombreux bâtards de la famille royale française.

Parot, grand admirateur d'Alexandre Dumas – il me l'avait écrit – multipliait les personnages qui, loin d'être des archétypes de caricature, vivaient, s'épanouissaient, voire vieillissaient et plutôt bien, puis, parfois, mouraient.



Dès le premier volume d'une fraîcheur superbe, il avait conquis ses lecteurs. Il les avait ensuite fidélisés, exploit qui n'est pas si simple à réaliser, sauf à faire dans la soupe populaire. Or la production JFP, c'était avant tout de la très bonne littérature romanesque, débilitée à vive allure et en un style superbe, trop peut-être pour notre époque de vulgarité voire d'abjection. JFP, c'était de la qualité d'avant 1968, d'avant ces auteurs à vapeur et ces auteurs à thèse politico-sociale de café du commerce, mâtiné(e) s de psychanalyse de salon.

N'étant ni d'origine exotique ni membre d'une ethnie « ayant beaucoup souffert », n'étant pas Maçon ni politicard, étant simplement l'un des rarissimes auteurs passionnants de notre époque si pauvre en talents, il ne fut pas académicien français, comme il l'eût sou-

haité... et il avait tort, car ces illustres cacochymes sont de vieilles machines dépourvues d'intérêt dans leurs produits de consommation courante, tandis que Jean-François Parot est immortel, car son Le Floch rejoindra Sherlock ou Maigret parmi les personnages indémodables donc classiques.

Et comme JFP était à la fois un gourmand et un gourmet, l'on dira qu'à l'instar de telle brave bête si utilisée en cuisine européenne : « Dans Parot, tout est bon », enfin était puisque nous n'aurons plus de nouvelle aventure de son fabuleux héros. C'est le premier chagrin que JFP nous cause.

Salut, Monsieur le Grand !

● eurolibertes.com



## Du point de vue de Laïka

■ **Guy Denaere**  
guy-denaere@present.fr

LE DESTIN DE LAÏKA, la petite chienne russe mise en orbite en novembre 1957 dans Spoutnik, est connu. On sait qu'elle mourut au bout de quelques heures dans sa capsule, même si la vérité sur les conditions de son décès ne fut connue qu'au début des années 2000, la chape de plomb so-

viétique ayant longtemps pesé sur le dossier de « Petite aboyeuse » (signification de Laïka). La pauvre bête figure en bonne place sur le Monument des Conquérants de l'Espace (Moscou, 1964).

Aucun destin de cobaye canin ou autre n'est enviable, mais être un cobaye canin en URSS ? Olivier Griette, sans doute touché par le destin de Laïka qui subit des expériences et un « entraînement » à vous traumatiser un chien sans retour, a choisi de lui donner la parole et de raconter son itinéraire, romancé jusqu'au subterfuge dont je ne vous dirai rien. Avec malice, Laïka retrace sa petite vie qui commence dans la confortable datcha de son « bon papy » autour duquel se pressent des gens terrorisés comme Boulganine et Khroutchev. La guerre froide fait rage. La course à l'espace a commencé. Le « bon papy » meurt, le 5 mars 1953. Laïka, sans le savoir, entame une trajectoire qui devient de plus en plus celle de Spoutnik...

Léger de bout en bout, les *Mémoires de Laïka* rappellent qu'en Union soviétique il ne faisait bon être ni homme ni bête.

● Olivier Griette, *Mémoires de Laïka, roman*, Iréniques Xenia, 230 pages, 16 euros.



## Genevoix, à la vie, à la mort

■ **François Franc**  
redaction@present.fr

L'INTÉRÊT de Jacques Tassin pour Genevoix – l'homme autant que l'œuvre – n'est plus à prouver : il a déjà publié *Maurice Genevoix, survivant de 14* (Doyen Editeurs) et le « Qui suis-je » consacré à cet auteur chez Pardès. Mais quand on est passionné, on n'a jamais tout dit. L'intimité avec l'œuvre nourrit son approfondissement. D'où ce troisième livre, *La vie selon Genevoix*, où la mort est omniprésente parce qu'elle fait partie de la vie et que le romancier n'a cessé de scruter l'effet de son passage sur un visage humain comme dans l'œil d'un animal.

Deux blessures marquent le jeune écrivain : le décès de sa mère quand il a douze ans, la perte de son bras à la guerre. Aventure dont on ne revient pas même lorsqu'on lui survit, cette guerre imprènera tous ses écrits de près ou de loin. Genevoix expérimente la mort : elle est une chute. Chute du camarade qui tombe à côté de soi, chute de l'arbre soufflé par un obus, chute du cheval épuisé. Ce ne sont pas des comparaisons à base d'images, non, ce sont des analogies voire des similitudes. Ce passage d'un état de conscience à un autre, fugace, connaît éventuellement un état

intermédiaire, ressenti par Genevoix emmené dans l'ambulance cahotante : « Mais il me semblait, par instants, plonger doucement sous une sorte de frange, je ne sais quelle tiédeur étale au-dessous de laquelle s'abolissaient les cris... »

La mort, la mémoire, les yeux, les oiseaux, Jacques Tassin passe en revue un certain nombre d'archétypes qui, chez Genevoix, sont les piliers sur lesquels s'étage l'œuvre.

● Jacques Tassin, *La vie selon Genevoix*, Editions du Petit Pavé, collection Dans les pas, 194 pages, 20 euros.





# Enfin une biographie

■ **Francis Bergeron**  
francis-bergeron@present.fr

**P**PLUS DE CENT BIOGRAPHIES ont été publiées à ce jour dans la collection désormais bien connue « Qui suis-je ? » des éditions Pardès. Et aujourd'hui nous est présenté le portrait de Jean Mabire. Un tel ouvrage était absolument nécessaire à plus d'un titre. Jean Mabire est en effet l'auteur d'une centaine de livres. Certains d'entre eux ont connu un succès considérable, et ont été à l'origine de bien des engagements intellectuels et politiques.

Pourtant on savait peu de choses sur lui. On lui connaissait une origine normande, un passé militaire, et une certaine attirance pour des théories plutôt paganistes et de la « nouvelle droite ».

Mais de sa jeunesse, de ses années de formation, de sa famille, de ses engagements personnels réels, on n'en savait que ce qu'il avait bien voulu en dire, dans

quelques autoportraits, et dans le long entretien repris chez Dualpha en 2014, sous le titre *Entretien avec Jean Mabire, conteur des guerres et de la mer*.

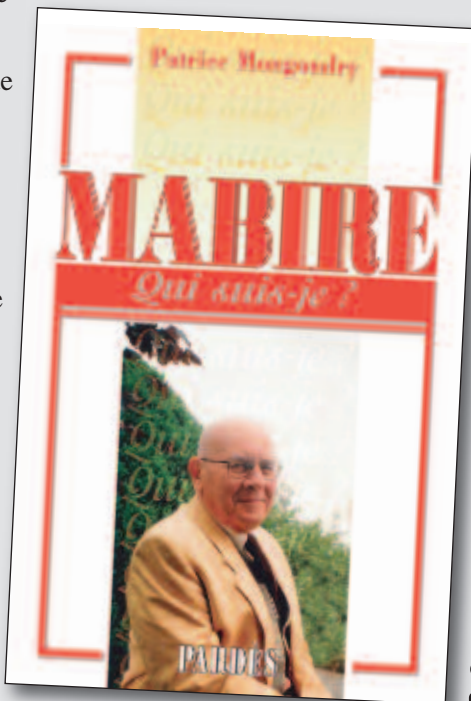
Ce « Qui suis-je ? » comble donc une vraie lacune, répond à un besoin. Comme d'ailleurs ceux consacrés à Brigneau, Bardèche, Boutang ou ADG, par exemple. Nous avons ici un journaliste et écrivain qui a eu une vraie influence sur plusieurs générations de lecteurs et de militants. Cette rapide biographie de 126 pages arrive donc à point.

On regrettera que l'illustration de couverture nous présente un Mabire débonnaire des dernières années. Nous aurions évidemment préféré une photo du Mabire de l'époque « guerre d'Algérie », par exemple cette fameuse photo prise en 1958 au Centre d'entraînement à la guerre subversive de Philippeville, en Algérie. A 32 ans, il a un faux air de Drieu La Rochelle. Dans sa tenue d'officier, il personnifie parfaitement ce guerrier viril et sûr de lui dont, sous quelque uniforme que ce soit, il n'a jamais cessé de dresser le portrait, dans toute son œuvre. Mais le code de la collection « Qui suis-je ? » prévoit une photo en couleur pour la couverture et, comme pour le « Qui suis-je ? » consacré à Maurice Bardèche, il était apparemment nécessaire de se rabattre sur une photo beaucoup plus récente, moins représentative de l'œuvre, mais en couleur.

Jean Mabire est un grand historien militaire, et à ce titre son œuvre restera. Les plus grands éditeurs ne s'y étaient pas trompés. Fayard et

les Presses de la Cité ont su tirer parti de la puissance de travail de l'écrivain, qui nous laisse une centaine de travaux sur à peu près toutes les armées du monde, de l'époque moderne, en particulier pendant les deux guerres mondiales.

## Des fêtes rythmées par le tambour et la trompette



Le plus passionnant du livre est sans doute le récit de son adolescence militante (chez les Jeunes du Maréchal puis dans les Jeunesses francistes). Ce sont très certainement les camps francistes – dont celui de Semblançay, près de Tours – qui lui donneront à jamais cette passion pour l'uniforme, et ce goût des fêtes d'allure militaire, rythmées par le tambour et la trompette. La suite est plus connue. Mais le Mabire de Patrice Mongondry constitue une synthèse très utile pour s'y retrouver dans les ouvrages de Mabire, et découvrir, s'il en était besoin, les autres facettes de son œuvre : sa revue *Viking* et ses créations artistiques en tant qu'imagier normand, l'écrivain régionaliste qu'il a été, sa

fine connaissance de l'œuvre de Drieu La Rochelle, ses récits maritimes, et ce magnifique travail d'exploration de la littérature moderne, à travers sa série « Que lire ? », qui comporte neuf tomes, publiés entre 1994 et 2014.

## « Ne marche pas trop vite. Attends-moi »

Sa dernière chronique littéraire, dans cette collection, était consacrée à l'écrivain et guerrier Christian de La Mazière, qui était son ami. Elle fut publiée le 16 mars 2006, quelques jours avant son décès. Et son article se terminait par ces mots, qui nous serrent la gorge, même relus dix ans plus tard : « Salut à toi, Bel-Ami de tous les combats. A bientôt. Ne marche pas trop vite. Attends-moi. »

Enfin on peut ne pas se reconnaître du tout dans les passions néo-paganistes de Jean Mabire, mais Serge de Beketch, par exemple, lui avait rendu hommage en ces termes bien trouvés, à sa mort : « Tout de vraie noblesse, bourré d'humour, fin comme l'ambre, désintéressé, il fut un artisan, un travailleur infatigable d'une extraordinaire fidélité en amitié et en admirations. Il n'était ni catholique ni de droite, mais il avait toutes les qualités que l'on voudrait aux gens de droite qui se prétendent catholiques et aux catholiques qui se disent de droite. »

● *Mabire*, par Patrice Mongondry, éd. Pardès, coll. « Qui suis-je ? », 126 p., 60 photos et illustrations, mai 2018.

## Passer le flambeau

■ **Anne Le Pape**  
anne-le-pape@present.fr

**L**E « QUI SUIS-JE ? » consacré à Jean Mabire se dévore. Ceux qui ont connu Jean seront heureux de passer un moment avec lui, de découvrir plus précisément son enfance et son adolescence, esquissées notamment dans son *La Varende* mais complétées par les recherches menées par l'auteur, Patrice Mongondry. Et les autres, notamment les jeunes lecteurs, découvriront un camarade dont le compagnonnage les enthousiasmera.

L'auteur insiste, à juste titre d'ailleurs, sur le choix du combat de Mabire en faveur d'une renaissance de l'identité normande, qui fut effectivement une des clés de voûte de sa vie. Mais il n'oublie pas d'autres facettes, essentielles elles aussi, comme sa formation dans la presse quotidienne régionale. En effet, en 1956, Jean entre comme rédacteur à *La Presse de la Manche*, dirigé par Marc Giustiniani, qui a repéré son talent. Jean avouera que ce travail lui a appris « la précision, le respect des témoins ». Il s'exerce à tout rédiger, de la chronique judiciaire au grand reportage, et cela constitue une formation irremplaçable : il apprit ainsi à écrire « très vite, juste et court ». Ce travail demande, en plus du talent naturel, une disponibilité de tous les instants, qui suppose un véritable feu sacré pour le journalisme.

Comment ne pas citer Mabire lui-même et sa définition si juste du



Jean Mabire devant la tombe de Chateaubriand, au Grand Bé, à Saint-Malo, en juillet 1993.

Photo : Philippe Vigier



# de Jean Mabire !



Photo : Philippe Vigier.

Jean Mabire reçu par Alain Sanders pour une conférence au Centre Charlier en mai 1994.

rôle du journaliste ? « J'aurai toujours à l'esprit une double conduite, qui va me poursuivre toute ma carrière, qui consiste d'abord à écouter les gens, les voir, les faire parler, les comprendre, ce qui n'était pas toujours commode, et ensuite retranscrire ce qu'ils m'ont dit, pour le public, qui à son tour doit les comprendre. J'étais un intermédiaire entre des gens qui ont des choses à dire et qui ne veulent pas que le journaliste les trahisse, que ce soit un ouvrier bourrelier, l'amiral préfet maritime, le patron local de la CGT, et les lecteurs qui doivent prendre quelque intérêt à me lire. Ces derniers doivent pouvoir découvrir un monde qu'ils ne connaissaient pas auparavant » (p. 68).

## Combat culturel

Patrice Mongondry note le peu de goût de Mabire pour la politique, avec des expressions parfois un peu dures (« égarement en politique », titre d'un chapitre, « maringot politicien » ou évocation du « camp national qui finalement n'est guère le sien »). Si Jean préférerait effectivement, en bon lecteur de Gramsci, consacrer son énergie au combat culturel et, pour lui, au nécessaire réarmement moral de la jeunesse, il n'a jamais méprisé ceux qui, à leur manière, essayaient eux aussi de passer le flambeau de la défense de la patrie charnelle. Je me souviens de rencontres déjeuners fort chaleureuses avec François Brigneau, alors que tous deux donnaient des papiers dans *National Hebdo*. Brigneau figure d'ailleurs sur l'une des photos de l'ouvrage, même s'il n'est pas cité dans la légende, lors d'une conférence de rédaction d'*Europe-Action*.

L'un des côtés les plus révélateurs de Jean, que met bien en valeur l'auteur, consiste en ses coups de cœur amicaux (Philippe Héduy, Paul Sérant), qui se révèlent de solides socles pour des amitiés pérennes. J'ai eu l'occasion de raconter dans *Présent*, lors du 10e anniversaire de la mort de Jean (26 mars 2016), combien il était chaleureux, et pas seulement pour les « oiseaux migrants » de son bord.

Mabire païen ? S'il reconnaît avoir reçu une excellente formation concernant les humanités gréco-latines au lycée Stanislas, il regrette les mauvais souvenirs sur la religion catholique et la vision négative qu'il en a gardée. Mais cela ne l'empêche pas de donner un article sur les langues régionales à la revue de la Fraternité Saint-Pie X, *Fideliter*, ni surtout de vouer une grande admiration à Mgr Lefebvre (« Le traditionaliste Mgr Lefebvre apparaîtra bien un jour comme ce qu'il fut réellement : un révolutionnaire. Et c'est là pour moi bien grand compliment. ») Quant à sa « payse » la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus, il avait pour elle une grande tendresse. Il a d'ailleurs donné des papiers au supplément littéraire de *Présent* (notre quotidien est cité en note p. 83). Pour lui, tout engagement impliquait des devoirs. Ainsi, chaque catholique se devait de l'être à fond, et il n'hésitait pas à faire des remarques, gentilles mais soulignant leur manque de logique, à de jeunes amis qui, se disant pratiquants, comptaient se passer de l'assistance à la messe quand ils venaient pour la fin de semaine chez lui à Saint-Malo...

## • RÉCAP'EXPOS

### ■ Chrétiens d'Orient, 2000 ans d'histoire.

L'exposition présentée à l'IMA l'automne dernier se transporte à Tourcoing. Jusqu'au 11/06/2018, MUba. (*Présent*, 24/03/2018.)

### ■ Semons des fleurs.

La nouvelle exposition d'Henri Landier, une magnifique floraison. Jusqu'au 30/06/2018, Galerie d'Art Lepic (1, rue Tourlaque, 75018 Paris). (*Présent*, 25/05/2018.)

### ■ Corot, le peintre et ses modèles.

Derrière le paysagiste, un passionné de la figure. Quelques-uns des plus beaux Corot réunis. Jusqu'au 08/07/2018, musée Marmottan-Monet. (*Présent*, 17/02/2018.)

### ■ Foujita, peindre dans les années folles.

L'art élégant d'un peintre original. Jusqu'au 15/07/2018, musée Maillol. (*Présent*, 10/03/2018.)

### ■ Delacroix (1798-

1863). Une rétrospective du maître français du XIXe siècle : éblouissant ! Jusqu'au 23/07/2018, musée du Louvre. (*Présent* du 07/04/2018.)

### ■ Une lutte moderne

– De Delacroix à nos jours.

Delacroix à Saint-Sulpice : l'ultime chef-d'œuvre. Jusqu'au 23/07/2018, musée Eugène-Delacroix. (*Présent* du 28/04/2018.)



■ **Guernica.** Quand l'imposture historique croise l'imposture artistique... mais ça c'est *Présent* qui le dit, pas l'exposition ! Jusqu'au 29/07/2018, musée Picasso. (*Présent* des 20/04 et 21/04/2018.)

### ■ Le mystère Clouzot.

Hommage à un cinéaste exigeant, quarante ans après sa disparition. Jusqu'au 29/07/2018, Cinémathèque de Paris. (*Présent*, 06/01/2018.)

### ■ Auguste Rodin et son mouleur Paul Cruet.

Hommage à un homme de l'ombre, et à une matière : le plâtre. Prolongation jusqu'au 12/08/2018, musée de la Carte à jouer, Issy-les-Moulineaux. (*Présent*, 20/01/2018.)

### ■ Van Dongen et le Bateau-Lavoir.

Evocation d'un peintre passé de l'anarchisme aux mondanités. Quelques tableaux remarquables. Jusqu'au 26/08/2018, musée de Montmartre. (*Présent*, 24/02/2018.)

### ■ Contemplations – Tableaux des églises de Bretagne, 26 chefs-d'œuvre du XVIe au XVIIIe siècle classés monuments historiques.

Petite mais précieuse exposition, par la qualité des toiles exposées. Jusqu'au 30/09/2018, musée de Vannes (Morbihan). (*Présent*, 31/03/2018.)



# Le pape et l'homosexualité

■ **Guy Rouvrais**  
guy-rouvrais@present.fr

**N**OUS AVONS DÉJÀ souligné que le pape s'exprimant à la volée, devant des journalistes ou certains hôtes, ne s'embarrasse guère de précisions doctrinales, son souci n'est pas de mesurer ses paroles au trébuchet de l'orthodoxie, ni de s'interroger sur l'impact de ce qu'il dit, ayant pourtant portée universelle. Ensuite, c'est au service de communication du Vatican d'expliquer, de minimiser, de dire qu'il a été mal compris, ainsi de ses propos mettant en doute l'existence de l'enfer (voir *Présent* du 6 avril.) Mais quand ces exégèses édulcorantes sont difficiles, les « communicants » du Vatican confèrent le statut de

conversations privées aux paroles du pape, déplorant qu'elles soient devenues publiques, comme si cela les mettait au-dessus de toute critique. D'un point de vue doctrinal, le pape ne saurait, comme les hommes politiques, avoir des convictions privées qui ne coïncideraient pas avec sa parole publique.

C'est pourtant le sort réservé à la dernière « sortie » de François. Recevant un certain Juan Carlos Cruz, l'une des victimes d'un prêtre chilien pédophile, le pape lui aurait dit, selon *El País* : « Juan Carlos, que vous soyez gay importe peu. Dieu vous a fait ainsi et vous aimez ainsi. Cela n'a pas d'importance. Le Pape vous aime ainsi. Vous devez être heureux de ce que vous êtes. » Dans un communiqué, le Vatican n'a pas démenti le contenu, il en a dénoncé la publicité, ces propos étant « strictement confidentiels. »

Sur le fond, le vrai et le faux se mêlent ! Il est avéré que Dieu aime tous les hommes y compris les hommes qui aiment les hommes. Mais il ne s'ensuit évidemment pas que Dieu les ait créés ainsi : dans la Genèse, il est écrit qu'il les fit « homme et femme », appelés à ne faire qu'un seul corps. Quant à être heureux, un catholique authentique ne peut l'être vraiment s'il viole la loi de Dieu en ne demeurant pas dans la chasteté qu'il soit « gay » ou hétérosexuel. Au demeurant, catholiques ou non, nombre d'homosexuels sont malheureux à cause de leur « orientation » et s'efforcent de lutter contre cette tendance. Ceux qui sont heureux, ne viennent pas voir le pape pour lui demander son avis. On attend de François qu'il aide ceux des croyants qui souffrent de leur homosexualité, plutôt que de dire que ça n'a pas d'importance et qu'ils peuvent donc continuer ainsi...



## Fête du Saint-Sacrement

■ **AB V.B.**  
ab-v-b@present.fr

« **D**IEU, vous nous avez laissé sous un Sacrement admirable le mémorial de votre passion : accordez-nous, nous vous en prions, de vénérer les mystères sacrés de votre Corps et de votre Sang ; de manière à ressentir toujours en nous le fruit de votre rédemption. »

Nous solennisons aujourd'hui la fête du Très Saint Corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ou, plus précisément, la fête du Saint-Sacrement.

Cette fête est un hommage au Christ qui, par l'institution de l'Eucharistie, a fait à son Église le plus grand présent.

Le jour anniversaire de l'institution de l'Eucharistie était le Jeudi Saint, mais la proximité du Vendredi Saint ne nous permettait pas de nous réjouir à la hauteur du présent que nous faisait le Fils de Dieu. Cette solennité spéciale du Saint-Sacrement nous permet de célébrer avec toute la joie qui lui est due, le don du sacrifice de Jésus renouvelé à chaque messe jusqu'à la fin des temps.

Dans l'Introït de la messe, la sainte Eucharistie est comparée à la moelle du froment ; elle est vraiment l'aliment de la vie surnaturelle. Elle est aussi le miel, cette douceur spirituelle qui sort du rocher qui est le Christ. Dans l'épître, nous reprenons le pas-

sage principal du récit de la Cène. Les mots les plus importants sont : « Vous annoncerez la mort du Seigneur », parce que nous ne pouvons réduire la messe à un repas. À la messe nous annonçons en effet la mort du Christ, en effet, en rendant présente, mais d'une façon non sanglante, la réalité de cette mort.

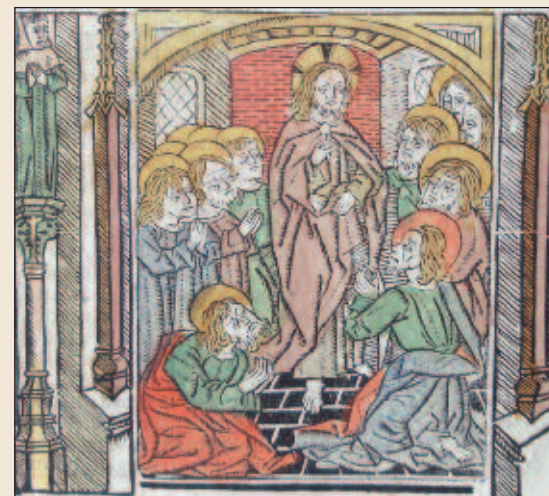
L'Évangile nous rappelle l'essentiel du grand discours du Christ : l'Eucharistie était annoncée par la figure de la manne ; mais la réalité dépasse la figure : elle est le pain de vie et le pain du ciel. « O banquet sacré dans lequel le Christ est reçu ! On y célèbre la mémoire de sa Passion, l'âme est remplie

de grâce, et le gage de la gloire future nous est donné, Alléluia », comme le dit si bien saint Thomas qui a composé tout cet office.

Après la messe aura lieu la procession du Saint-Sacrement. Cette procession ne constitue pas l'essentiel de la fête (elle était

d'ailleurs inconnue au moment de l'introduction de la fête) ; cependant, cette procession s'est imposée parce que la réalité du Saint-Sacrement a été niée par le protestantisme.

Si le Christ se rend présent sur l'autel, ce n'est pas seulement pour que nous l'adorions, ou que nous l'offrions au Père en satisfaction infinie ; c'est surtout pour que nous le mangions, comme la nourriture de nos âmes, et que le mangeant, nous ayons la Vie de la grâce ici-bas, et la Vie de la Gloire là-haut.



Xylographie coloriée suisse-allemande, XVe siècle.

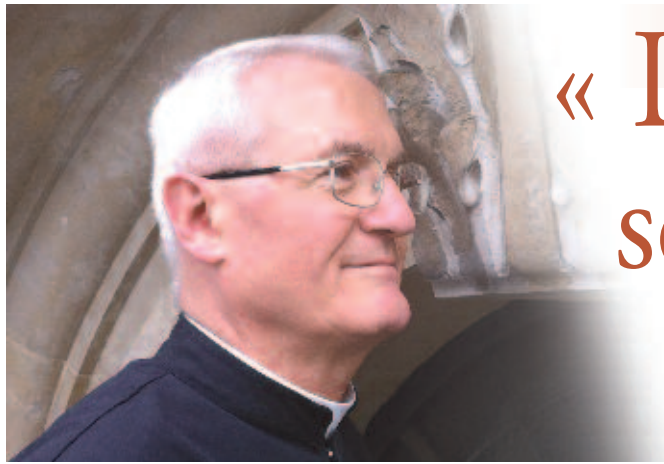
## Écrivains

- Vous avez édité un livre
- Vous désirez le faire connaître
- Vous pouvez passer une publicité dans *Présent*

**Demandez nos tarifs**  
au 01 42 97 51 30.







# « La Bible, source inépuisable »

Interview de l'abbé André

L'abbé André a reçu une médaille d'argent de la prestigieuse académie des Jeux floraux de Toulouse, pour son recueil de poèmes intitulé *Constances et Reviviscences*, paru il y a un an et dont *Présent* avait rendu compte. Cette année paraît un nouveau recueil, *Sapience*.

■ Propos recueillis par **Anne Dulin**  
redaction@present.fr

— *Ce nouveau recueil intitulé Sapience (soit Sagesse) est en partie inspiré par la Bible. Diriez-vous que vous avez été conduit par votre amour du texte sacré ?*

— D'une connaissance personnelle normale de la Bible pour un catholique et des commentaires annexés à chacun des poèmes, le lecteur perçoit la place que tiennent les livres saints dans mon inspiration et dans le contenu des strophes. Evidemment cette source inépuisable est complétée par mon expérience sacerdotale. Aussi ce recueil est-il une prédication par la voie du beau.

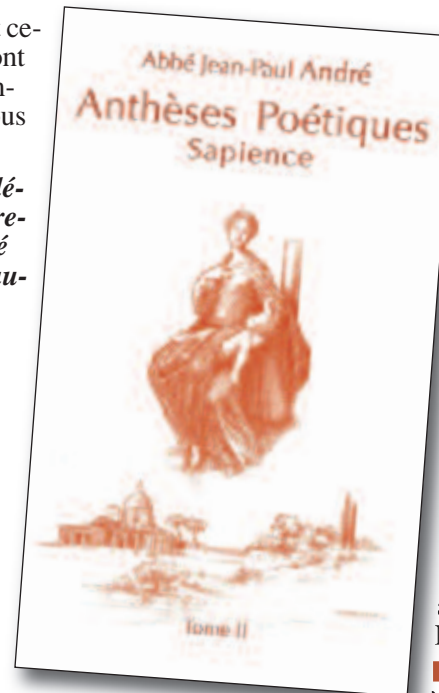
— *Dans la Bible, les noms, les lieux, les histoires alimentent l'imagination. Pourtant, c'est plutôt sur les livres sapientiaux que votre attention s'est portée. Comment justifiez-vous ce choix ?*

— Le propre du sage est de mettre de l'ordre dans la pensée et dans l'agir moral. Or la Bible est directrice intellectuelle et morale en offrant des enseignements pédagogiques, des conseils paternels, des commandements divins, des exemples, etc. Précisément, elle contient des livres dits sapientiaux, tel le livre de l'Ec-

clésiaste ou le livre de Job, évidemment celui de la Sagesse. Et de fait, ces livres sont écrits dans un langage poétique. En composant *Sapience*, je me trouvais donc sous une sûre égide et en bonne compagnie.

— *Je reviens sur ce prix reçu de l'académie toulousaine. Ne serait-ce pas une reconnaissance de la vitalité et de l'utilité de la poésie, alors que la littérature d'aujourd'hui est plutôt celle du roman ?*

— L'art poétique est régi par ce canon : toujours et dans l'ordre, intelligence, image, musique. Or l'intelligence n'est jamais aussi vivante qu'aux accents du christianisme. La poésie évolue donc dans le réel et s'exprime selon un mode littéraire exigeant car il inclut le principe de la concision et celui de la perfection de la forme. D'où mon recueil de poèmes chrétiens, dont chacun est l'écoulement ordonné et endigué de la pensée forte originelle qui fait son unité, en somme une sorte de petite histoire non fictive de celle-ci. Considérant que la poésie



est nécessaire aux hommes, je conclus avec ces deux aphorismes : mieux vaut l'élégance de la poésie classique que la vulgarité régnant dans le monde actuel, mieux vaut la poésie que la psychiatrie. Puissent alors de nombreux lecteurs de *Sapience*, parmi lesquels je souhaite pouvoir compter des élèves de nos écoles, entendre issue de ses vers une musicale voix les aidant à mieux suivre le chemin qui conduit vers Dieu.

● *Anthèses Poétiques – Sapience*, éditions IBacom, 10 euros. On peut se procurer le livre chez l'auteur à Notre-Dame-de-Consolation (23, rue Jean Goujon, Paris 8e), ou aux éditions Clovis, ou à la librairie Notre-Dame-de-France.

■ L'abbé André dédicacera son livre à la fête de Radio Courtoisie le 10 juin 2018 à l'Espace Champerret.

## Les processions de la Fête-Dieu en Pologne

■ **Olivier Bault**  
olivier-bault@present.fr

LA FÊTE du Saint-Sacrement, ou Fête-Dieu, célébrée chaque année le jeudi qui suit la Sainte-Trinité, est traditionnellement une journée de processions dans les pays catholiques. Des processions existent encore en France, qui se dérouleront dimanche puisque le jeudi de la Fête-Dieu n'y est pas férié. Il en va de même pour Liège, diocèse où cette fête célébrant la présence réelle du Christ dans l'Eucharistie fut instaurée pour la première fois en 1246 suite aux visions de Julienne de Cornillon. C'est de Liège que provenait le pape Urbain IV qui institua officiellement cette fête en 1264 alors qu'il était venu lui-même constater l'année précédente un miracle eucharistique survenu à Bolsena, en Italie. La rédaction des textes liturgiques fut alors confiée à saint Thomas d'Aquin, mais ce n'est qu'un demi-siècle plus tard que la Fête du Saint-Sacrement se répandra dans toute l'Eglise catholique sous l'impulsion de Jean XXII, premier des papes



d'Avignon. En ce qui concerne la Pologne, la Fête-Dieu fut célébrée pour la première fois en 1320 dans le diocèse de Cracovie, soit exactement un siècle avant que le synode de Gniezno ne reconnaisse son caractère universel. Et c'est sans doute aujourd'hui dans ce pays, où le jeudi de la Fête-Dieu est jour férié, que les processions accompagnant le Saint-Sacrement dans les rues des paroisses ont aujourd'hui le caractère le plus universel et le plus massif. Dans

chaque paroisse du pays, quatre autels sont dressés en plein air sur le parcours de la procession et le Saint-Sacrement, tenu dans l'ostensoir par un prêtre sous un dais pour le protéger, est précédé de filles vêtues de blanc jetant des pétales de fleurs sur son chemin derrière une grande croix brandie en tête de procession. Devant chaque autel, la procession s'arrête et célèbre, par la lecture de l'Evangile, la prière et les chants, la présence réelle du Christ dans l'Eucharis-

tie. Les processions de la Fête-Dieu, précédées d'une messe et suivies d'une journée d'adoration du Saint Sacrement dans les églises, sont une manifestation de foi des chrétiens à l'extérieur et un rappel pour eux-mêmes de l'importance et de la nature de l'Eucharistie, véritablement corps et sang du Christ.

Les processions de la Fête-Dieu « sont gravées profondément dans la tradition polonaise, la tradition de la nation polonaise », a rappelé dans son homélie du 31 mai l'archevêque de Cracovie, Mgr Marek Jedraszewski, et « quand la Pologne n'était pas libre ou quand sa liberté était limitée, les processions de la Fête du Saint-Sacrement étaient interdites ou bien on leur cherchait chicane ». Et c'est en effet depuis la chute du communisme en 1989 que ces processions connaissent un renouveau en Pologne, pays où deux nouveaux miracles eucharistiques ont été reconnus par l'Eglise catholique ces dernières années : celui de Sokolka en 2008 et celui de Legnica en 2013, comme en écho au miracle eucharistique de 1263 qui donna l'ultime impulsion à l'institution de la Fête-Dieu dans l'Eglise catholique romaine.





# Le Journal de Michel Tournier

■ Robert Le Blanc

robert-le-blanc@present.fr

**Q**UE RESTERA-T-IL de l'œuvre de Michel Tournier (1924-2016) ?

Pas grand-chose, je le crains. Le personnage est d'ores et déjà plus marquant dans nos mémoires que ses romans. On retient le solitaire de Choisel un peu comme le patriarche de Ferney ou le promeneur d'Ermenonville : Tournier, on le sait, eut pour port d'attache, de 33 à 91 ans, ce presbytère et ce jardin de curé dans la vallée de Chevreuse... A ce propos, il a vérifié que le fameux *incipit* de Gaston Leroux est bien emprunté, à un mot près, à un livre peu connu de George Sand, *Lettres à Marcie* : « Le presbytère n'a rien perdu de sa propriété, ni le jardin de son éclat »... Où *propreté* a encore son sens du XVIII<sup>e</sup> siècle (1).

## « Je me mêle aux dix mille pèlerins... »

Comme le pèlerinage de chrétienté vers Chartres passait à Choisel chaque année depuis 1983, Tournier s'y est mêlé une année, montant jusqu'au plateau où nous champions, et j'ai cité en 2016 (*Présent* du 20 janvier) sa description du campement, regardée au travers d'un prisme flaubertien. Mais je ne savais pas qu'il avait donné un tableau très personnel de la foule des pèlerins, tableau qui, je l'espère, n'offensera pas mes lecteurs. C'est dans son *Journal extime* (2) : « Je me mêle aux quelque 10 000 pèlerins qui arrivent de Paris et suivront la messe après-demain à Notre-Dame de Chartres. Ils ont 40 km dans les jambes et certains se traînent. Ils passeront la nuit dans un immense camp établi à deux pas de chez moi. On remarque beaucoup d'êtres charmants, de nombreux visages purs et naïfs, mais aussi dans les plis des bannières combien de faces obscures et patibulaires ! Cette foule, sans doute parce qu'elle est réunie par une foi commune, paraît sensiblement plus typée, stéréotypée, qu'une foule assemblée par le hasard. Abondance de personnages pittoresques, caricaturaux ou d'une impressionnante beauté. »

Ce *Journal extime* (plus intime qu'il ne veut bien dire) est bâti de façon originale. Tournier a voulu éviter le travers des journaux chronologiques, et trop complets,

d'Amiel jusqu'à Gide qui rencontra pourtant un beau succès en 1940 avec des notations du genre « Mon pull-over me grattait ce matin, je l'ai changé contre une flanelle », ou « Léger désordre gastrique à 16 heures. J'ai envoyé X. à la pharmacie de Cuverville, mais on n'est plus servi comme dans le temps », mêlées à des notes de lecture et rencontres de grands hommes. Tournier a choisi de ne garder qu'un petit nombre de notations dans la masse de ses journaux, et de les répartir sans date en douze chapitres correspondant aux douze mois de l'année. On trouve logiquement au mois de mai la page sur le pèlerinage vers Chartres, en mars la couvade des canes dans son jardin. Je crois comprendre pourquoi il parle aussi de la messe de l'Épiphanie en mars seulement (pour éviter de mettre en avant sa célébrité dès les premières pages du livre). Mais pourquoi en octobre des souvenirs de Tübingen ? en novembre les règlements de compte avec les philosophes (il n'aime ni Platon, ni Pascal « douteur et brouillon », nous dit-il, ni Kierkegaard – préférant les présocratiques, Descartes, Kant) ? Et pourquoi en décembre la brève citation d'Alphonse Allais : « Oui, Monsieur, j'ai bien reçu votre lettre. Je l'ai même parcourue d'un derrière distrait » (une chose qu'on ne peut plus faire avec les courriels) ? Pour la variété, sans doute...

## « On n'a pas besoin de lire vos livres, hein ? »

Ses grands écrivains français ? Il n'aime pas Voltaire, ni Céline. Il admire Corneille, Hugo. Il vénère Balzac, Flaubert, Zola... et Saint-Simon comme « styliste », avec « ses géniales gaucheries » qu'il oppose à la langue « synthétique » des écrivains qui ont abandonné leur langue maternelle : Chamisso, Conrad, Kafka, la comtesse de Ségur. Il y aurait beaucoup à dire sur ce point, car la langue de Tournier lui-même, philosophe et germaniste (deux lourds handicaps), n'est pas à l'abri de tout reproche. On voit qu'il a évité de citer, parmi ces écrivains translangues, Samuel Beckett qui vivait encore, et Julien Green, cité quelques pages plus haut comme ami.

Françoise Giroud l'a observé dans une émission de télévision : « Ambigu, pervers, gai, brillant. » Il note : « Moi qui aimerais tant donner l'image d'un homme rassurant et franc du collier ! » Oui, mais cet homme étrange était comme irrémédiablement noué, bloqué.

Avait-il été mal aimé ? Ce *Journal* illustre en tout cas de façon amusante les relations d'un écrivain avec ses proches qui, règle bien connue, ne lisent jamais ses livres. Un été où la vieille maman de Tournier séjourne au presbytère, elle apprend que Mitterrand veut venir déjeuner en tête à tête avec son fils :

— Je me demande bien pourquoi !

— Mais parce que je suis un écrivain célèbre...

— Tu ne me feras jamais croire ça !

Peu après, Maman regarde la messe dominicale à la télévision, et Michel, tendant une oreille au moment du sermon, entend le prédicateur déclarer que les trois Rois mages ne l'ont jamais passionné, « en revanche le quatrième Roi mage, imaginé par l'écrivain Michel Tournier... » (c'est bien d'un dominicain du « Jour du Seigneur » que ce trait de snobisme, et je crains que ce ne soit le père Bro ; passons sur le fait que le quatrième Roi mage est un poncif qui date au moins de l'époque 1900, la marque de Tournier étant seulement d'en faire un pédéraste).

— Tu vois que je ne suis pas totalement inconnu, susurre Tournier une fois la messe achevée.

— Oh, attention ! hein... il a dit « l'écrivain Michel Tournier ». Il n'aurait pas eu besoin de dire « l'écrivain Goethe » ou « l'écrivain Victor Hugo » !

Finalement, le boucher du village donne une autre clé du comportement des proches : « Monsieur Tournier, quand on vous connaît comme moi, en vrai, on n'a pas besoin de lire vos livres, hein ? »

\*\*\*

Je reviens à ma question du début. Sans doute nos arrière-neveux cultivés citeront les deux *Vendredi* de Tournier (1967 et 1971) parmi les ouvrages qui ont tenté de renouveler le mythe créé par le génial Daniel Defoe. Mais les fantasmes qu'il étale ou expurge dans *Le Roi des Aulnes*, *Les Météores*, *Les Rois mages*, etc. ? Partis en fumée avec lui...

(1) Un clic sur l'Internet (*Œuvres complètes* de Sand) me montre que c'est dans la deuxième des six *Lettres à Marcie* (parues à la fin des années 1830), où est contée l'histoire d'un curé lombard qui élevait trois nièces dans son presbytère (honni soit qui mal y pense !). Je recommande d'ailleurs les pages sur la condition féminine (face à la vieillesse, à l'instruction, etc.) des lettres 3 et 6. C'est autrement nuancé que le féminisme actuel !

(2) Gallimard, 2004, rééd. Folio 2016, 264 p., 7 euros.